

GÉNOCIDE DES TUTSI¹

Monique Bernier et Dominique Celis ont brisé le silence

Catherine Gravet
Université de Mons
catherine.gravet@umons.ac.be

Résumé : En trois mois, du 7 avril au 17 juillet 1994, près d'un million de Rwandais, en majorité tutsi, ont été massacrés. Une intolérable injonction au silence s'impose souvent aux survivants de crimes de masse. Au Rwanda, en 2001, quelque 750 *gacaca* inspirées des anciennes assemblées villageoises ont été mises en place pour juger tous les présumés auteurs du génocide. Mais victimes et témoins, complices et coupables osent-ils parler ? Deux romancières, belges et francophones, ont pu dépasser la sidération et briser ce silence. Mais comment écrire pour surmonter la honte et l'horreur ? Monique Bernier, avec *Le Silence des Collines* (2001), et Dominique Celis, avec *Ainsi pleurent nos hommes* (2022), se lancent dans un récit du génocide, entre témoignage et roman, entre langue brute et littérisation, à deux décennies de distance. En analysant et en comparant les textes de ces deux femmes, en les confrontant aux événements réels, en tentant de comprendre pourquoi et comment chacune réussit à sortir du silence et ce que signifient tous les silences qu'elles évoquent, nous tentons de montrer que les deux romancières font chœur pour rendre justice aux victimes et pour, peut-être, que les Rwandais « passent à autre chose », d'une manière spécifique au genre féminin.

Mots clés : fiction, témoignage, écriture-femme, génocide, lettres belges francophones, romancières

Abstract: In three months, from April 7 to July 17, 1994, nearly a million Rwandans, mostly Tutsi, were massacred. Survivors of mass crimes are often subjected to an intolerable injunction to silence. In Rwanda, in 2001, some 750 *gacaca* inspired by the old village assemblies were set up to try all the alleged perpetrators of the genocide. But do victims and witnesses, accomplices and culprits dare to speak? Two Belgian and French-speaking novelists were able to overcome the astonishment and break this silence. But how do you write to overcome shame and horror? Monique Bernier, with *Le Silence des Collines* (2001), and Dominique Celis, with *Ainsi pleurent nos hommes* (2022), embark on a story of the genocide, between testimony and novel, between raw language and "literarisation", two decades apart. By analyzing and comparing the texts of these two women, by confronting them with real events, by trying to understand why and how each succeeds in breaking the silence and what all the silences they evoke mean, we try to show that the two novelists are in chorus to do justice to the victims and, perhaps, to make Rwandans "move on", in a way that is specific to the female gender.

Keywords: fiction, testimony, women's writing, genocide, French-speaking Belgian letters, female novelists

¹ Pour notre part, nous adoptons ce pluriel invariable, selon les recommandations de l'Encyclopaedia Universalis, sur le site universalis.fr.

En trois mois, du 7 avril au 17 juillet 1994, près d'un million Rwandais, en majorité tutsi (800 000 selon le chiffre fourni par l'ONU), ont été massacrés. L'État peut tenter de juridiciser la situation. Au Rwanda, en 2001, quelque 750 *gacaca* inspirées des anciennes assemblées villageoises ont été mises en place pour juger tous les auteurs présumés du génocide (à l'exception des personnes ayant planifié le génocide ou accusées de viol, renvoyées, elles, devant une juridiction internationale). Mais victimes et témoins, complices et coupables osent-ils parler ?

Les médias comme l'opinion publique ou le monde politique imposent souvent aux survivants de crimes de masse, cette « terreur moderne » (Adorno, 1991 : 231), une intolérable injonction au silence. Pourtant, « le silence devant l'horreur » serait « la seule attitude morale valable » (Semujanga, 2008 : 17). Dans leur introduction à l'ouvrage collectif *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*, Pierre Halen et Jacques Walter précisent que « c'est devenu un lieu-commun que de placer l'événement génocidaire – que l'on cherche à dire, que l'on ne peut que chercher à dire malgré le défi qu'il constitue – sous le signe de l'indicible » (Halen et Walter, 2007 : 5). Il s'agit pour les auteurs et autrices, journalistes, romanciers, romancières, poètes ou encore photographes, de « dégager du sens », « un peu au moins d'apaisement » (*ibidem*). Le silence, en tout cas, reste le « motif privilégié dans les énoncés post-génocidaires ; silence toujours 'assourdissant', selon une [*sic*] oxymore qui n'est pas davantage ni originale ni, d'ailleurs, silencieuse » (*idem* : 7-8). Cependant, victimes, témoins, journalistes, politologues, écrivains et autrices peuvent et veulent dépasser la sidération, briser ce silence, dégager du sens, « chercher un coupable » (*idem* : 6), « démonter les mécanismes », « éviter le retour de la catastrophe », « en tirer des enseignements » (*idem* : 7) pour construire l'avenir...

Mais comment écrire pour surmonter la tragédie et l'amnésie ? « Comment pourrait-on dire l'horreur d'un événement pareil ? » (Delas, 2007 : 387). Selon Delas, « tout "écrivain" qui se donne pour but de "dire la vérité" sur un événement (...), [en] recherche d'une innocence énonciative, [se pose la question :] Comment s'impliquer et rester innocent » (*idem* : 388). Souvent, le poids du réel dépasse la volonté d'esthétisation (voir Halen et Walter, 2007 : 12), le récit se fait d'abord, dans l'immédiateté, transmission d'informations, peut-être en particulier pour les femmes, les écrivaines francophones. Nous avons choisi d'évoquer deux Belges en particulier : les livres que Monique Bernier et Dominique Celis consacrent au génocide se prêtent particulièrement bien à un rapprochement sur le thème du silence.

1. Monique Bernier

La romancière Monique Bernier est décédée en 2024.

Née à Elisabethville, au Congo, en 1952, (...) elle a vécu au Rwanda, où elle se trouvait quand a commencé le génocide en 1994. Un événement qui l'a durablement marquée et dont elle a fait le sujet de plusieurs livres. Psychologue de formation, elle a longtemps travaillé comme thérapeute pour enfants. Son dernier roman, *Hugo*, est sorti en librairie en mars 2024 (*Le Carnet et les Instants*, 26-04-2024).

Ses deux premiers « récits » sont entièrement consacrés au génocide. Elle choisit Yolande Mukagasana, elle-même survivante, autrice en 2001 d'un recueil de témoignages de survivants et de bourreaux du génocide – « Quatre-vingts paroles d'êtres humains victimes de la haine et de l'idéologie de la division. Quatre-vingts photos qui sont autant de cris. » (Vanpaeschen, 2002) – pour préfacer *Le Silence des collines*. Les deux livres de Bernier, comme celui de Mukagasana, sont une recherche d'informations, « une quête de vérité, de justice, d'humanité » (Delas, 2007 : 388). Pourtant, aucune des deux autrices ne se sent « innocente ».

1.1 Le vocabulaire du silence

Quand elle écrit son premier récit, *La Honte* (1997²), Monique Bernier semble à peine sortir de la stupéfaction et donne ainsi l'illusion de l'immédiateté par rapport aux événements d'avril 1994. Elle y accumule mille et une expressions pour dire le silence, omniprésent ; les verbes se répètent : ne pas / plus / rien / jamais dire, ne pas parler, (se) taire, se mordre les lèvres (Bernier, 1999 : 68), ne plus entendre, ne pas/plus recevoir d'informations, interrompre la communication (*idem* : 63), tout fermer (*idem* : 103), (se) débrancher (*idem* : 28), les centraux téléphoniques sont détruits pour « isoler les victimes, les empêcher de s'organiser et de communiquer » (*idem* : 42-43), éteindre la phonie (*idem* : 34-35, 165), reposer le combiné (*idem* : 103), la parole est superflue (*idem* : 111). Substantifs, adjectifs et adverbes du même champ sémantique se côtoient : silence, silencieux-se, silencieusement. Se barricader, tourner l'antenne parabolique pour capter les chaînes d'information, se préparer à partir en catastrophe, tout doit se faire en silence pour ne pas attirer les Interahamwe³. Et le mutisme (*idem* : 120) tue

² Le récit a été réédité en 1999 et en 2001. Nos références renvoient à l'édition de 1999, seul exemplaire que nous avons pu nous procurer.

³ En kinyarwanda « personnes qui s'entendent fort bien, de la même génération, qui combattent ensemble ». Milice génocidaire (Wikipédia).

autant que la haine : la haine qui passe seulement par les yeux n'est pas moins virulente que les hurlements (*idem* : 191). Au lieu de cris ou d'autres bruits de guerre attendus, le silence après un bombardement ou après des coups de feu est lourd (*idem* : 114) et surprend (*idem* : 19, 138) ; il laisse le lectorat imaginer l'angoisse, les destructions, les cadavres. Les moyens de communication, radio, télévision, téléphone et phonie⁴ s'interrompent (*idem* : 63) et rendent ceux et celles qui écoutaient ou parlaient à leur solitude, alors que « l'essentiel est de recevoir de l'information » pour éviter de penser à la mort qui rôde (*idem* : 157). Bref, paradoxalement, le silence qu'il s'agit de briser s'impose et plane sur tout le récit. Effectivement, il y a ici deux sortes de silences mélangés : le silence subi à cause des destructions des moyens de communication et le mutisme.

1.2 Silence (in)volontaire

La narratrice, une Européenne installée à Kigali, qui se retrouve seule avec ses deux enfants quand se déclenche le génocide, choisit parfois volontairement le silence. Elle ne veut plus entendre ses connaissances, amis et amies exprimer leur peur, leur terreur, parce qu'elle craint de « s'affaiblir » (*idem* : 103, 181). Barricadée dans sa villa d'expatriée, elle sait quelles menaces pèsent sur ses employés, surtout sur Innocent, un Tutsi, mais elle ne trouve pourtant rien à dire. Incapable de serrer le jeune homme dans ses bras, elle reste muette alors que « sa famille vient d'être massacrée » (*idem* : 52). Elle ne peut rien pour protéger les deux jeunes gens (du moins le pense-t-elle à ce moment-là) et Innocent ne dira rien non plus de ses angoisses, de sa détresse (*idem* : 30), Innocent dont le destin tragique sera de nouveau évoqué dans *Le Silence des collines*. Ceux qui savaient se sont tus, n'ont rien fait pour prévenir le massacre. Bernier illustre abondamment les représentations des trois singes « souvent sculpté[s] dans le bois, je me cache les yeux, je me bouche les oreilles et je me tais... » (*idem* : 71) ou le dicton « qui ne dit mot consent ». Dans le cas du génocide, ce silence est des plus accablants : « ils [les génocidaires] rient de notre silence et agissent avec notre consentement » (*idem* : 72).

Une sorte de superstition empêche la narratrice de prononcer le mot « guerre » : « en prononçant le mot, la catastrophe arrive » (*idem* : 44), pense-t-elle. Lâcheté universelle ou manœuvres des autorités politiques locales et internationales, même la MINUAR⁵, même l'ONU, restent silencieuses (*idem* : 37, 49) et ce silence est synonyme de complicité : « Les

⁴ « Transmission de messages parlés en téléphonie sans fil. » (TLFi).

⁵ Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda.

militaires de la paix se terrent. Leur silence dit aux assassins que la barbarie est légitime [...] leur silence est un consentement [...] personne n'élève la voix ! Même les plus armés se taisent et se cachent » (*idem* : 49). Pourtant il aurait fallu « oser dire la guerre » (*idem* : 39), ne pas « taire le mot guerre » (*idem* : 44).

1.3 Une mission, entre cri et silence

Le second récit, *Le Silence des collines* (2001), retrace le retour de Bernier à Kigali, en compagnie d'une douzaine d'écrivains, dans le cadre de « Fest'Africa – Rwanda 2000 : écrire par devoir de mémoire⁶ ». Elle vient présenter aux Rwandais et aux Rwandaises son premier récit, *La Honte*, publié trois ans plus tôt. Bien que le titre du second récit contienne le mot-clé, la priorité est au cri, et d'abord celui que contient le poème d'une étudiante, Marie-Noëlle Mugema, placé en exergue, injonction à la survie : « Crie la révolte (...) Crie la douleur (...) Crie la peur qui oppresse (...) Donne à ton cœur la chance de guérir » (Bernier, 2001 : 13-14). Cri aussi de Madame Locatelli qui, en 1992, a été tuée parce qu'elle avait compris ce qui se préparait, mais son appel sur RFI n'a pas été entendu (*idem* : 53).

Le ton est donné, de retour au Rwanda, qu'elle a quitté en catastrophe le samedi 9 avril 1994, Bernier fait état, page après page, de ses réflexions sur un drame qui a modifié sa vie et de ses échanges avec celles et ceux qu'elle rencontre sur place. « Témoigner et réfléchir. Écouter aussi. Essayer de comprendre » (*idem* : 36), telle est la mission qu'elle s'assigne.

La réflexion est d'abord politique. Comme beaucoup de textes post-génocidaires, Bernier (autrice et narratrice se confondent) cherche les coupables (Halen et Walter, 2007 : 6). Elle dénonce le silence des gouvernements d'Europe, en particulier le gouvernement français, qui, d'une part « prônaient (...) et clamaient [la démocratie] dans tous leurs discours », et d'autre part « permettaient (...) la pérennité des cartes d'identité 'ethniques' » (Bernier, 2001 : 17). D'autres, écrivains et intellectuels africains de la délégation « Fest'Africa – Rwanda 2000 », se disent « choqués de l'inertie et du silence de l'Afrique devant la tragédie du Rwanda, de même que pendant sa préparation » (*idem* : 32). Par ailleurs, Bernier s'interroge sur sa propre cécité : sans doute la réalisation de son rêve inavoué – vivre au Rwanda – l'a-t-elle aveuglée (*idem* : 19). Selon elle, tout le mal vient des « ségrégations inexprimées » : « Au Rwanda

⁶ « Plusieurs créateurs, à l'exemple de Tierno Monémbo, Boubacar Boris Diop, Véronique Tadjo et Abdourahman A. Waberi, ont participé au projet artistique 'Rwanda : écrire par devoir de mémoire', mis sur pied en 1998 par Nocky Djedanoum et Maïmouna Coulibaly. Ce projet, financé en grande partie par la Fondation de France, fut conçu dans le but de réagir au silence des intellectuels africains sur le génocide rwandais. » (Vaucher, 2020 : 213).

comme dans d'autres pays d'Afrique, l'apartheid existe mais de façon tacite. (...) Blancs et Noirs s'évitent » (*idem* : 21). Au Rwanda, « les intellectuels furent réduits au silence grâce à la discrimination, la menace et la peur », par « une dictature que l'on ne p[ouvait] nommer » (*idem* : 73). Mais l'espoir se place quand même dans le pouvoir des mots : le « génocide des Tutsi (...) deuil de la famille africaine [est] un échec (...) qui, comme un électrochoc, doit les réveiller de leur silence » (*idem* : 89). Les mots « doivent aider à vivre » (*idem* : 90).

1.4 Silence et mémoire

Le propos de Bernier se fait solennel, existentiel voire philosophique. L'assourdissant silence réapparaît quand la délégation Fest'Africa arrive à Nyamata⁷ où des milliers de Tutsi enfermés dans l'église sont morts, de faim, de soif ou massacrés à coups de machette. La délégation se déplace en silence – silence seulement « rompu par les légers crissements [des] chaussures sur le gravier et la voix basse [du] guide » (Bernier, 2001 : 47) –, un silence qui « remplit l'atmosphère d'un deuil impossible et éternel » (*idem* : 46). « Comme dans une procession funèbre », le groupe avance vers l'église (*idem* : 48) et, toujours silencieux, « chacun avec la mort. Chacun avec sa mort. (...) c'est notre propre mort que nous rencontrons. Nos propres souffrances et nos peurs que nous côtoyons. (...) Nous déambulons à côté de l'inhumain » (*idem* : 50). C'est que « devant l'ampleur des tueries », tous restent « sans voix. La mort sauvage ne se parle pas, elle s'accomplit » ; face à cette « barbarie » (*idem* : 51), les membres de la délégation, sidérés, ne trouvent rien à dire et ne cherchent même pas. Toujours en silence, le groupe remonte dans le bus, « chacun semble assommé (...) chacun essaie de mettre des mots sur les images, des mots sur les ossements (...), des mots sur ces corps dont on ne voit plus la souffrance » (*idem* : 54). Personne n'est innocent : « des hommes ont brisé tous les tabous. Ils ont égorgé leur propre mère et leurs enfants. Violé leurs sœurs. (...) Nous étions là. À regarder. Les autres Africains étaient absents. Devenus sourds eux aussi. Et muets. Tous, nous avons laissé faire l'inhumain » (*idem* : 57). Se souvenant de son propre silence, de sa passivité, de sa fuite en 1994, Bernier « [s]e situe[..] aussi du côté des bourreaux... » (*idem* : 97). Pourtant, « après Nyamata, je n'ai rien à dire... » (*idem* : 60), écrit encore Bernier. Variant encore ses choix lexicaux, elle cherche quand même « la piste de la compréhension de *l'innommable* du génocide » (*idem* : 63).

⁷ À une trentaine de kilomètres de Kigali, région inhabitée pendant la première moitié du siècle, où ont été déplacés de nombreux Tutsi, au début des années 1960.

Le groupe affronte toujours plus d'horreur, à Murambi⁸, où « les morts sont encore vivants » : il grimpe la colline en silence parce qu'« ici, il y a trente mille morts (...) plus qu'ailleurs (...) la cruauté et l'indifférence européennes se sont manifestées en toute obscénité » (*idem* : 108). Dans la « demeure des morts », les victimes « souffrent encore (...), implorant (...), demandent d'arrêter leur supplice » (*idem* : 110). Elles sont pourtant silencieuses, mais « c'est [leur] odeur qui parle. (...) C'est la parole de la mort ». Bernier entend les cris des victimes, sensation insupportable, et souhaiterait « ne pas entendre cette clameur qui vient de l'Enfer. Les pleurs des bébés qu'on mutile... » (*idem* : 111) La spectatrice horrifiée ne dit toujours rien, elle « glisse, silencieuse (...), essaie de [s]e faire discrète. Humble. [Elle] essaie de s'effacer » (*idem* : 113). Le groupe remonte dans le bus, en silence, avec l'odeur pour compagnie (*idem* : 118).

1.5 Silence vs thérapie

Bernier s'engage aussi dans une réflexion thérapeutique, elle voudrait soigner cette « blessure à l'âme » (Bernier, 2001 : 106) où, selon elle, le silence ne peut que nuire. Si les jeunes Rwandais et Rwandaises ont des choses à dire, les adultes, eux, « préfèrent garder le silence. Parce qu'ils ont trop souffert. Parce qu'ils ne veulent pas faire souffrir. Ils pensent que le silence tue la souffrance... » Pourtant, la psychologue en elle l'affirme, « Il faut dire l'horreur pour la maîtriser. La dire pour s'en sortir » (*idem* : 104). Avant de repartir en Belgique, Bernier effectue encore quelques visites sur les traces de son passé, à Gitarama notamment, qu'elle redécouvre, toujours en silence (*idem* : 136, 144), à Butare, où elle se dit que « les mots n'ont plus de sens (...), [que] nous parlons pour mentir » (*idem* : 157). Elle cherche à retrouver ses amis et amies, Vénérand (mort en prison sans avoir pu se disculper), Cécile, Léonard, Gratien, Julien, Innocent, Gogo, autant de personnes que le lecteur avait quittées vivantes dans le premier récit. Ceux et celles qui ont survécu le confirment : « Chaque Rwandais a des images, des souvenirs en tête, seulement on n'en parle pas... C'est tellement horrible ! » (*idem* : 183). En 2024, des survivants, des témoins prennent encore la parole pour la première fois, comme

⁸ Le mémorial de Murambi, à près de 200 km au sud de Kigali, a été fondé en avril 1995. Le bâtiment de l'école où ont été massacrés des milliers de Tutsi est maintenant un musée exposant les squelettes et les corps momifiés d'un millier de personnes, y compris enfants et nourrissons. Arrivés sur les lieux après le départ des milices génocidaires, les militaires français ont creusé une fosse commune où ils ont enterré les corps puis installé un terrain de volley par-dessus (*idem* : 109).

Agnès Kamagaju⁹ qui explique ainsi son silence : « Parler de mes malheurs ? Mais vers qui irais-je pleurer ? ». À la fin du voyage, Bernier ignore toujours comment elle arrivera à parler de ce qui se passe, de ce qui s'est passé au Rwanda mais elle sait qu'elle « ne peu[t] laisser sous silence tout ce qu'[elle] a vu, (...) compris » (Bernier, 2001 : 162).

1.6 Bégaiement

Comme le suggère Luste Boulbina dans le cadre de la décolon(ial)isation, toute victime peut sortir du mutisme par un « bégaiement, façon de parler, d'écrire, de s'exprimer mais aussi de répéter et tout à la fois de repérer ce que certaines oreilles peinent à entendre » (Luste Boulbina, 2015 : 140). C'est ce que fait Bernier qui répète, entre autres, combien le Rwandais peine à parler de la blessure profonde qu'il cache et tente de soigner seul : « il ne peut utiliser la parole pour tenter de panser ses plaies car il craint que sa propre parole n'attise les brûlures de celui qui l'écoute » (Bernier, 2001 : 145).

1.7 Silence, horreur et poésie

En quelques occasions, Bernier, qui, en avril 1994, contemple de sa terrasse le magnifique paysage, « le panorama rouge et vert du Rwanda » (Bernier, 1999 : 66), ne s'appesantit guère sur le silence alors qu'il amplifierait l'horreur ; elle aperçoit de loin, sans rien entendre, « des promeneurs sur la piste »,

des passants semblent circuler à l'aise, tranquillement, comme s'ils profitaient de l'absence de voitures et de circulation [...]. En petits groupes compacts, ils avancent lentement comme si de rien n'était. Des promeneurs nonchalants qui goûteraient la chaleur du soleil » (*idem* : 67).

Elle ne comprend pas et interroge : « que sont ces morceaux de tissus ou de papier répandus sur la piste comme des taches de couleurs plus claires qui parsèment, immobiles, le sol ? » (*idem* : 68). Grâce aux jumelles, elle finit par distinguer les « gestes brusques », les « mouvements amples », « les membres qui se déchirent, les corps qui s'affaissent... Et la piste se colore toujours plus de tissus clairs » (*idem* : 69). Les cadavres s'accumulent sans qu'un seul

⁹ Voir *Récits de rescapés du génocide des Tutsi en préfecture de Gikongoro*, recueillis par Florence Prudhomme et Michelle Muller, avec la collaboration d'Odette Mukantagara. Classiques Garnier, 2024. Et Florent Georgesco, « Vingt-deux survivants », dans *Le Monde des livres*, 5 avril 2024, p. 3.

son ne parvienne à l'observatrice horrifiée. De même à la dernière page du *Silence des collines*, Bernier recourt à une image poétique pour dire, une dernière fois, qu'« il existe mille raisons de mentir, mille raisons de tromper ou de se taire » : « Les arbres sur les collines ne parlent pas. Ils diraient, pourtant. Eux qui ne sont pas impliqués, eux qui n'ont rien à se reprocher » (Bernier, 2001 : 232). Seule la nature est un témoin innocent mais muet. Delas parle d'« effet de zoom » (Delas, 2007 : 397), d'« exhibition métonymique d'un détail 'parlant' » (*idem* : 398). Ce sont ces passages des récits de Bernier qui font basculer le témoignage dans le poétique ou la littérature (voir Detue et Lacoste, 2016 : 5, 15), tout en exprimant, encore et toujours, le silence de l'horreur.

1.8 Génocide et fiction

La hantise du génocide et le silence qui l'entoure réapparaîtront dans deux fictions signées Monique Bernier, d'abord dans *La Magie du frangipanier* (2016), roman paru 22 ans après le génocide. Sept ans après un viol, l'héroïne, Clémence, 20 ans, s'est reconstruite, en partie grâce au rêve de retourner au Rwanda et grâce au souvenir du frangipanier, « ce bel arbre qui peuple le pays de son père » (Gäbele, 2017). Le réel traumatisant et le génocide se réintroduisent dans la fiction par le biais du journal intime du père de Clémence, qui y évoque ce qu'il n'a pu dire de son vivant : sa mort prochaine, du cancer et sa famille décimée en 1994 alors qu'il était en Belgique. Le témoignage du rescapé, Lucien Mukagasi, personnage certes fictif dans ce roman, est une fois de plus convoqué pour briser le silence et réparer une âme. Dans *Les hibiscus sont toujours en fleurs* (2020), l'héroïne, Charlotte, s'apprête à prendre l'avion pour le Rwanda qu'elle a dû fuir au moment du génocide : elle veut élucider le mystère qui entoure le silence de sa nourrice et du fils de celle-ci, Daniel, qui était son compagnon de jeux (Detienne, 2020). Comme l'autrice en 2001 dans *Le Silence des collines*, Charlotte sillonne le pays mais peine à obtenir les informations attendues : les témoins se taisent obstinément, victimes et bourreaux se confondent.

2. Dominique Celis

Entre témoignage et roman, entre langue brute et littérisation, Monique Bernier, grâce aux liens qui l'unissent au Rwanda, brise le silence qui entoure le génocide. Dominique Celis est, elle aussi, soucieuse de briser le silence et tout autant attachée à ce pays ; née en 1978 au Burundi, d'une mère rwandaise et d'un père belge, elle a grandi au Rwanda et au Zaïre. Arrivée

en Belgique en 1986, elle obtiendra un master en philosophie à l'Université de Liège et enseignera la morale dans le secondaire, avant de retourner vivre à Kigali en 2013. Celis déclare : « Je ne suis pas survivante, en 1994, je vivais à Bruxelles, le génocide a traversé ma famille sans l'écraser » (*28 minutes*). Elle n'est donc pas un témoin direct¹⁰. En 2012, elle avait publié un bref essai sur le génocide des Tutsi, ainsi qu'accordé un entretien à Gaëlle Henrard où elle dénonçait le négationnisme qui permet à l'Occident d'abriter des génocidaires. 28 ans après les faits, elle passe à la fiction avec un récit du génocide intitulé *Ainsi pleurent nos hommes* qui raconte, dit-elle, « une histoire d'amour qui dérive parce que les protagonistes sont hantés par l'extermination incendiaire » (*Afrique Hebdo*, 2022¹¹).

2.1 Non-dit

Le paratexte souligne déjà le silence ou le non-dit :

Du Rwanda, pays aux mille collines florissantes, où après le génocide des Tutsis chacun a été forcé de tourner la page, Dominique Celis montre que derrière la rhétorique officielle d'unité nationale chacun a 'incarcéré ses peines à perpète'. Des blessures sans cesse ravivées lorsqu'on peut croiser les bourreaux d'hier au détour d'une station-service ou sur la rive calme du lac Kivu... (Celis, 2022 : 4^e de couv.).

Ce (premier) roman rassemble les lettres qu'Erika, qui avait fui le Rwanda avant le génocide et est revenue vivre à Kigali, écrit à sa sœur, Lawurensiya, restée en Belgique. Ces lettres s'étalent du 2 janvier au 31 décembre 2018, sans jamais donner la parole à Lawurensiya. Comme le signale Delas, le silence est bien présent dans « l'effacement du sujet derrière la parole de l'autre à laquelle on semble donner toute la place », dans toutes les ellipses de ce roman épistolaire « à la recherche d'une innocence énonciative » (Delas, 2007 : 401). La première lettre annonce, par prétériton, l'amalgame entre l'histoire personnelle de la narratrice – voire de l'autrice – et le destin tragique d'un pays : « *Pas de vengeance !* ont imposé les

¹⁰ À l'occasion du trentième anniversaire du génocide, Maria Malagardis, reporter à *Libération* ayant couvert les événements, témoin direct donc, choisit néanmoins la forme romanesque pour « faire advenir la catastrophe sous nos yeux », sans nommer le pays ni les ethnies concernées. Maria Malagardis, *Avant la nuit*, Talent, 2024. Voir Juliette Einhorn, « Sous nos yeux, la catastrophe », *Le Monde des livres*, 5 avril 2024, p. 3.

¹¹ L'interview télévisée suit l'annonce du procès de Félicien Kabuga, arrêté en 2020 après 25 ans de cavale, accusé d'avoir financé le génocide.

guérilleros d’hier, nos *Inkotanyi*¹². *Construisons notre pays !* Ils ont eu raison. Les Mille Collines sont florissantes. [...] *Tout ça, je ne t’en parlerai pas* » (Celis, 2022 : 9).

2.2 Injonction à la réconciliation – Récits « troués »

Le Tutsi Paul Kagame, président de la République rwandaise depuis 2000, a ramené la stabilité au pays mais l’injonction à la réconciliation, indispensable à la croissance économique et au « vivre-ensemble », a aussi coulé une chape de silence sur les horreurs vécues, subies, ou parfois seulement devinées... Pragmatiques, les Rwandais reconstruisent leur pays, se reconstruisent, et « cela fonctionne », dans la réalité comme dans la fiction – même si « les cœurs sont brisés, cabossés » – parce que « tout le monde a à y gagner », dit Celis (*Afrique Hebdo*, 2022). Si, en apparence, politiquement et économiquement, le processus d’unité nationale a réussi, il n’en va pas de même du ressenti des personnages, ni surtout du couple passionné que formaient Erika et Vincent.

Si l’impossibilité de faire couple avec Vincent semble être la métaphore d’une situation sociale inédite et particulièrement douloureuse pour tout un pays, la cause peut se trouver dans les non-dits qui s’installent et creusent le fossé entre les amants. Pourquoi Vincent ne peut-il maintenir une relation avec Erika ? Pour cet ancien soldat, l’amour est « trop anxiogène » (Celis, 2022 : 126), il est, sans l’avouer, « impuissant », voire « émasculé » (*idem* : 208), parce qu’il n’a pas réussi à sauver les siens, en particulier les femmes de sa famille et de son peuple, à empêcher les viols, les humiliations et les morts atroces – quand bien même il refuse de se sentir vulnérable. Quand il parvient à en parler, son horrible récit est haché, elliptique ; ses phrases, nominales ou incomplètes, souvent averbales, semblent « machettées » pour mieux rendre sa douleur, sa colère et son impuissance. Ce style montre le souci de l’auteur de faire œuvre littéraire, de chercher une esthétique de l’horreur, même si les notes de bas de page contenant des précisions historiques ramènent à une apparence d’objectivité.

Vincent, absent au moment des faits, raconte ainsi le sort de ses sœurs : « Les soldats se sont servis. Sur elles. Dans les chiottes. [...] Les soldats ont empoigné les filles, dénudées, hors des toilettes. / Ils les ont tapées par terre. Au milieu du cabaret. / Claironné. / – *Noheli nziza !* Tournée générale ! » (*idem* : 72) et le père, Célestin, muet, « avait assisté au viol de ses filles. Impassible » (*idem* : 73). Le silence est sans doute un gage de survie, mais comment survivre à

¹² Dans le roman, en note de bas de page ainsi que dans un glossaire en fin de volume, est donnée une explication des mots ou expressions locales, en l’occurrence, pour *Inkotanyi* : « Soldats de l’Armée de libération pendant la période du génocide des Tutsis (1990-1994). » Ce n’est pas nous qui soulignons.

un tel spectacle ? Les sexes de femmes se matérialisent dans les souvenirs de Vincent, brutale et grotesque métonymie pour dire encore l'horreur à la place des femmes, violées, torturées, mortes : « il en avait déjà vu [des vagins]. Des défigurés. Des qui en avaient bavé. Il en avait dégagé des monceaux. Sur les routes ou leurs bas-côtés. Sur les collines. Dans les habitations. Les étables. Les niches. Les lacs. Les rivières. Les marais. Bref. Partout » (*idem* : 87).

Dans le récit de Manzi, autre amant d'Erika, s'insèrent les mots d'une langue partagée par les ennemis héréditaires, mais peut-être pas par le lectorat francophone : les Interahamwe sont entrés dans la maison et ont trouvé sa mère et ses sœurs « typées et claires. Des Éthiopiennes¹³. » Il a entendu « les *gufata kungufu*¹⁴. Les militants étaient nombreux. Ils ont tous voulu » (*idem* : 149-150). Le choix des mots, le plurilinguisme, l'allusion non explicitée à l'origine prétendument scientifique de la haine, ainsi que l'anacoluthie par ellipse (omission du complément du verbe *vouloir*) invisibilisent les viols, dissimulent la honte ou préservent la pudeur de Manzi qui se refuse à dire explicitement les outrages subis par ses sœurs et sa mère¹⁵. Manzi et Vincent, les deux amoureux d'Erika, survivants, se sentent coupables de n'avoir pas pu sauver leur famille.

2.3 Le silence, « linceul social »

Erika définit ainsi le génocide : « Dans ce mouvement, incarcéré nos peines à perpète. / Tel est le génocide. / Quelque chose a eu lieu, qui n'a pas de lieu. / Seule, une inscription insaisissable dans le corps. Là où le crime s'est ancré » (*idem* : 14). La douleur, aussi intense soit-elle, doit être tue et il faut « *Passer à autre chose. Tourner la page* » (*idem* : 62), mais, comme beaucoup d'autres, Erika ne parvient pas à s'abstraire de l'horreur, ni même à trouver

¹³ « En 1863, l'explorateur qui a découvert le lac Victoria et qui le considère comme la source du Nil, John Hanning Speke, développe une théorie sur la domination des races supérieures sur les races inférieures en Afrique. Sans la moindre preuve, en se fondant uniquement sur la constatation que, dans la région des Grands Lacs, les individus sont plus grands, plus élancés, ont la peau plus claire, il décide que les Africains qui ressemblent le plus aux Européens viennent d'Éthiopie du Sud, une race hamitique de conquérants porteuse d'une civilisation supérieure [...]. Cette opinion est largement partagée par des anthropologues et des missionnaires. C'est donc avec ces préjugés que les premiers Européens pénètrent au Rwanda et qu'ils identifient les Tutsi à cette 'race de seigneurs', distincte des nègres. » (Ternon, 2009 : 23).

¹⁴ *Violer*. La traduction se trouve dans le glossaire en fin de volume. Parfois, la traduction se trouve dans le texte (cf. supra : *Noheli nziza* ! Tournée générale !).

¹⁵ Ces sentiments de honte et/ou de pudeur animent victimes et accusés. C'est peut-être aussi le cas de Claude, le personnage de rescapé que met en scène le romancier Gaël Faye, quand il témoigne devant le tribunal populaire, une *gacaca* mise en place en 2005. Claude, enfin sorti du mutisme, parle pour la première fois des événements qu'il a vécus et dénonce les génocidaires qui ont cru le tuer et ont éliminé toutes les filles et les femmes de sa famille, sans parler de viol. L'un des accusés, Le Chat, reconnaît les faits mais précise que les hommes les ont toutes mises nues dans le but de récupérer leurs vêtements, avant de les jeter dans une fosse d'aisance. Ils ne seraient donc pas coupables de viol. (Faye, 2024 : 129 et 131).

de termes exacts (« quelque chose »). La réconciliation semble impossible à cause de « la victoire rampante du génocide. / Cette chose sans lieu, qui a eu lieu, / Arrimée, telle une inscription, indiscernable » (*ibidem*). Pourquoi ? Parce que

derrière l'apparence d'avoir refait corps avec son histoire, / [...] derrière la réhabilitation dans un linceul social cousu de relations, d'amis, d'un travail et d'activités. / [...] derrière tout ça, / Sans issue, / L'incapacité à se lier. / Derrière la survie, derrière, à nonnent-ils, la résilience, providence des sans ressources, / [...] On doit gagner ensemble dans le vivre-ensemble, dans le réel... (*ibidem*)

Avec les images de l'incarcération ou du linceul, autres façons de désigner métaphoriquement le silence, Celis prend position dans le débat qui agite critiques et auteurs : « le silence devant l'horreur » serait « la seule attitude morale valable » (Semujanga, 2008 : 17). Mais l'espérance, censée accompagner le recueil des témoignages des survivantes et survivants (*idem* : 21), n'est pas au rendez-vous : dans le « linceul social » qu'est le Rwanda, « Il n'y aura ni délivrance ni expiation. Rien, nada ! C'est celle-là la nécessité de l'unité et de la réconciliation. » (Celis, 2022 : 93). Ce « vivre-ensemble », en couple ou en société, est impossible parce qu'après toutes les paroles prononcées lors des procès, des jugements, des condamnations, il « faut encore juguler la rage des bourreaux et de leurs familles, la culpabilité des lâches, la vomissure négationniste » (*idem* : 63). Et même ceux qui ont écopé de lourdes peines finissent par sortir de prison. Si une victime rencontre son bourreau, elle doit se taire, « au nom de la Sainte Réconciliation, [faire] semblant de rien » (*idem* : 49). Une solution existe-t-elle « pour tous redevenir des Rwandais » alors qu'on accuse les rescapés et les survivantes qui ont témoigné d'arrogance parce qu'elles ou ils se montrent incapables de pardonner, incapables de museler leur colère, « cette faiblesse des minables » (*idem* : 175) ? Terrible ironie, les voisins reprochent aux victimes de viols (« le crime parfait », *idem* : 254) leurs dépositions aux procès *Gacaca* : elles sont « acariâtres », elles les ont « enfonc[és] avec des détails cruels » (*idem* : 188). Les rescapées doivent « atrophier la sensibilité », « séquestrer l'émotion », bref, « la boucler » (*idem* : 63). Ce retour au silence, nouvelle et intolérable injonction (Adorno, 1991 : 231), devient sans doute une motivation pour Celis de se lancer en littérature par le biais d'une fiction à la lisière du témoignage (Detue et Lacoste, 2016 : 5 et 15).

L'injonction à la réconciliation débouche sur la mise en place d'une société dont les membres communiquent peu et mal. Ils vivent dans la paranoïa : « le flicage [est] permanent. Par tes amis. Tes collègues, tes voisins. Tes amants. [...] l'absence viscérale de confiance » (Celis, 2022 : 66). Il n'est pas étonnant que « pas un autochtone ne [soit] épargné par

l'angoisse » (*idem* : 122). Et la situation est perçue de l'intérieur des personnages, de manière très imagée : « Les succès comme les défaites du collectif [...] / Viennent te ravager dans l'intime, / Viennent te remémorer qu'un jour, d'une durée de 35 ans, / Caïn a aiguisé sa haine de la vie sur les tiens, Caïn a déféqué sur toi. » (*idem* : 63-64). Cette allusion au mythe de la genèse indique, par analogie et brachylogiquement¹⁶, le martyr du peuple tutsi, tout en l'amplifiant : ni Abel mort ni Adam ni Ève, eux, n'ont dû se réconcilier avec le coupable que Dieu, lui, a exilé, sans procès ni *Gacaca* ni explication.

2.4 Silence et paroles de femmes

Qu'en est-il des femmes dans *Ainsi pleurent nos hommes* ? Aucun personnage féminin de ce roman ne se conforme à ce que la société rwandaise traditionnelle attend d'une femme, notamment la soumission à l'homme, la maternité et la fidélité dans le mariage. Erika tente bien de *ne pas* reprocher à Vincent ses infidélités et de l'accueillir sans récrimination ni jalousie (comme le lui conseille certains amis, certaines amies) mais elle ne peut se taire longtemps, incapable de se soumettre à l'injonction « Sois belle et tais-toi ». Quant à la femme de James qui accouche en Belgique alors que son mari a subi une vasectomie depuis la naissance de son premier enfant, son silence sur ses liaisons adultères n'a d'égal que le silence de son mari qui sait et la méprise. Toutefois certaines victimes font preuve d'une plus grande capacité de résilience, grâce à l'ironie notamment. Avec ses amies, Erika parle du génocide dans un registre inédit, « sardonique » (*idem* : 51) même : Zaninka imite de célèbres génocidaires et elles se tordent de rire (*idem* : 52). Le détour par une figure de style qui consiste à dire le contraire de ce qu'on pense est une façon intéressante de briser le silence. Certes la culture rwandaise n'est pas exempte d'humour noir. Philippe Basabose signale une expression idiomatique de ce type : « de quelqu'un qui a un grand sens de l'humour on dira, par exemple, *yasetsa n'uvuye guta nyina*, c'est-à-dire 'il ferait rire même celui qui vient de jeter sa mère' » (Basabose, 2015 : 6). Mais peut-on rire du génocide ? Les amies tentent seulement de « faire sécession d'avec la pulpe criminelle de cette société » (Celis, 2022 : 66). C'est ainsi que Celis, peu « politiquement correcte » (Delas, 2007 : 392), s'éloigne encore du témoignage. Selon Geneviève Brisac, l'humour, politesse du désespoir ou « contrepoison au chagrin » (Brisac, 2019 : 185) ou l'ironie – « politesse qui cherche l'harmonie au-delà des conflits, de qui fait un léger pas de côté, de qui

¹⁶ La (nouvelle) brachylogie, étude de la brièveté, concept développé par l'association Coordination internationale des recherches et études brachylogiques (CIREB), son fondateur, Mansour M'henni, et ses membres, depuis 2014, pourrait avantageusement être mis en relation avec le silence.

pratique précisément ce que je nomme la marche du cavalier » (*idem* : 94) – peuvent appartenir à un pratique de l’écriture-femme (Didier, 1981). Aux échecs, le cavalier possède des atouts symboliques :

‘Le Cavalier va d’une case noire à une case blanche (ou inversement) en sautant une case’ [Xavier Tartakower, *Bréviaire des échecs* (1934), Stock, 1937]. C’est la seule pièce du jeu qui ne soit pas bloquée dans son déplacement par les autres pièces. Cette particularité le rend très utile dans les positions fermées. Le cavalier permet aussi de faire des fourchettes. (Wikipédia, *cavalier*)

« Faire une fourchette », c’est-à-dire menacer deux pièces à la fois. Autrement dit, les femmes, les écrivaines en général et peut-être toutes celles et tous ceux qui écrivent sur le génocide font preuve de souplesse, adoptent des stratégies originales (même si elles ne sont pas inédites) pour dire l’indicible, l’innommable ou l’inaudible, pour contourner la difficulté à le dire, pour briser le silence. Chez Celis, outre les répétitions, les images fortes, le recours au mythe, ce sont les phrases hachées ou les ellipses textuelles et narratives, bref les silences, qui constituent l’originalité de son style.

Conclusions

En écrivant leurs récits, Bernier comme Celis brisent le silence. Bernier veut d’abord échapper au sentiment de honte qu’elle éprouve parce qu’elle s’est tue, coupable et lâche, pendant le génocide, face à la barbarie ; ensuite elle écrit pour recueillir des témoignages, rendre la parole aux morts, trouver les coupables : elle est convaincue que les mots ont le pouvoir de soigner les âmes blessées des survivants et des survivantes ; enfin elle tente d’effacer la barbarie par ses paroles.

De son côté, Celis met en scène des survivantes, des survivants (et des bourreaux) fictifs que les mots n’ont pas guéris. Même les nouveaux arrivés à Kigali ne peuvent échapper à la violence du passé. Les procès n’ont pas rendu justice et les victimes ne peuvent « passer à autre chose ». Pour garantir la réconciliation, le silence doit se réinstaller après les *gacaca*. Cette injonction coule ainsi une nouvelle chape de silence sur des individus qui tentent en vain de « faire couple » et sur une population contrainte de « faire société » en vue de l’essor économique.

Si Bernier se situe au plus près du témoignage (du moins dans ses deux premiers récits), Celis opte pour la fiction – une fiction truffée de témoignages si vraisemblables qu’on lit entre

les lignes la mention légale bien connue « Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence¹⁷ ». Bernier use d'une langue où la répétition du mot *silence* et de toutes ses déclinaisons, la répétition en général, le « bégaiement » sont fréquents, à côté de quelques images qui esthétisent la mort. Celis introduit le silence dans sa narration (le silence des lettres à sens unique entre autres), hache ses phrases et compose un texte « troué » d'ellipses que l'humour noir assombrit encore. Ces procédés stylistiques, liés à quelques allusions mythiques et surtout à un souci d'authenticité et de vraisemblance, installent leurs récits dans un entre-deux générique – hésitation entre réel et fiction – et c'est cette « incertitude générique qui caractérise les œuvres issues du génocide » (Semujanga, 2008 : 23).

L'écriture du génocide au féminin pourrait entrer dans le cadre de ce que Brisac nomme la « marche du cavalier » (Brisac, 2019). L'analyse des récits évoqués ci-dessus montre à quel point il est difficile d'aborder le thème du génocide par le biais de la fiction ou du poétique. Le film de Claude Lanzmann, *Shoah* (1985), ne doit-il pas son succès (César en 1986, inscription au registre de la Mémoire du monde de l'UNESCO en 2023) à la place considérable qu'il donne aux témoignages des survivants et survivantes du génocide des Juifs¹⁸ ? Les deux autrices belges, hantées par le silence lié à l'horreur, le silence synonyme de honte, de souffrance et de mort, le brisent tout en l'insérant au creux de leurs phrases et de leur narration, remarquable mise en abyme. Pourquoi et comment sortir du silence ? Que signifie ce silence ? Quelles sont les stratégies des écrivains pour le briser ? L'analyse d'autres textes d'autres autrices, d'autres nationalités, la comparaison avec des textes d'auteurs¹⁹, la confrontation de leurs récits aux événements réels, devraient apporter des réponses à ces questions et également déterminer si notre hypothèse selon laquelle les pratiques observées chez Bernier et Celis sont spécifiques au genre féminin est fondée.

¹⁷ Mention apposée même « sur des films entièrement basés sur des gens et des faits qui ont existé. L'un des meilleurs exemples est sans doute le film *Raging Bull* de Martin Scorsese, où Robert de Niro joue un boxeur italien. *Raging Bull* est tiré presque trait pour trait de la vie du boxeur Jake LaMotta » (Castello-Lopes, 2020).

¹⁸ Vincent Duclert a réuni et publié les articles de l'historien Jean-Pierre Chrétien à qui il rend hommage, sous le titre *Combattre le génocide. Un historien face à l'extermination des Tutsi du Rwanda (1990-2024)*. Le Bord de l'eau, 2024. Florent Georgesco, dans *Le Monde des livres*, rappelle l'article de Chrétien publié le 26 avril 1994, dans *Libération* : « Un nazisme tropical ». Ce texte annonçait : « Tout bascule vers une véritable Shoah africaine ».

¹⁹ Le génocide des Tutsi continue d'inspirer les auteurs (d'essais, de pièces de théâtre, de romans...) Voir notamment *Après la pluie d'avril*, d'Isabelle Darras (Bayard, « Récits », 2024). À l'automne 2024, Gaël Faye, Franco-Rwandais, obtient le prix Renaudot pour son roman *Jacaranda* qui revient sur « l'histoire terrible d'un pays qui s'essaie malgré tout au dialogue et au pardon. » (Faye, 2024 : 4^e couv.) À part le roman d'Huguette de Broqueville, *Uraho ? Es-tu toujours vivant*, paru très confidentiellement en 1997 et « condamné à l'oubli » (Vaucher, 2020 : 217, 219), nous n'avons pas vu d'autres romans d'autrices belges qui auraient traité du génocide.

Bibliographie

- ADORNO, Theodor W. (1991). *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*. Paris : Payot.
- BASABOSE, Philippe (2015). « Génocide contre les Tutsi du Rwanda : (sur)vivre avec la mort ». *Frontières*, 27(1-2). <URL : <https://doi.org/10.7202/1037083ar>> [consulté le 25/VII/2024].
- BERNIER, Monique (1999). *La Honte*. Bruxelles : Les éperonniers.
- BERNIER, Monique (2001). *Le Silence des collines*. Bruxelles : Les éperonniers.
- BERNIER, Monique (2016). *La Magie du frangipanier*. Bruxelles : Academia-Bruylant.
- BERNIER, Monique (2020). *Les hibiscus sont toujours en fleurs*. Bruxelles : M.E.O.
- BRISAC, Geneviève (2019). *Sisyphus est une femme. La Marche du cavalier*. Paris : Éd. de l'Olivier.
- CASTELLO-LOPES, David (9/12/2020). « Aux origines de la mention “toute ressemblance avec des personnages existants serait purement fortuite” ». En ligne : <URL : <https://www.europe1.fr/emissions/les-origines/aux-origines-de-la-mention-toute-ressemblance-avec-des-personnages-existants-serait-purement-fortuite-4011176>> [consulté le 25/VII/2024].
- CELIS, Dominique (2012). *Gêneurs de survivants ! La question du génocide des Tutsi*. Paris : Centre d'action laïque-Espace de libertés.
- CELIS, Dominique et HENRARD, Gaëlle (2012). « Démocratie et génocide ». *Aide-Mémoire*, n° 61, p. 4.
- CELIS, Dominique (2022). *Ainsi pleurent nos hommes*. Paris : Philippe Rey.
- CELIS, Dominique (20/09/2022). « Interview ». 28 minutes. ARTE. <URL : <https://www.youtube.com/watch?v=K7qTurpjerQ>> [consulté le 01/X/2023].
- CELIS, Dominique (31/10/2022). « Interview ». *Afrique Hebdo*. France 4.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre (2024). *Combattre le génocide. Un historien face à l'extermination des Tutsi du Rwanda (1990-2024)*. (Textes réunis par DUCLERT, Vincent). Bordeaux : Le Bord de l'eau.
- DELAS, Daniel (2007). « Fiction ou témoignage : deux régimes d'écriture du génocide rwandais (Antoine Ruti / Jean Hatzfeld) », HALEN, Pierre et WALTER, Jacques (dirs) (2007), *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz : Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures », pp. 387-402.
- DETIENNE, Thierry (2020). « Monique Bernier, *Les hibiscus sont toujours en fleurs* ». *Le Carnet et les instants*. En ligne : <URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2020/05/30/bernier-les-hibiscus-sont-toujours-en-fleurs/>> [consulté le 22/VI/2024].
- DETUE, Frédérick et LACOSTE, Charlotte (2016). « Ce que le témoignage fait à la littérature ». *Europe*, n° 1041-1042, pp. 3-15.
- DIDIER, Béatrice (1981). *L'Écriture femme*. Paris : PUF.
- Encyclopaedia Universalis*, en ligne : <URL : <https://www.universalis.fr/dictionnaire/tutsi/>> [consulté le 11/IX/2024].

- EINHORN, Juliette (05/04/2024). « Sous nos yeux la catastrophe ». *Le Monde des livres*, p. 3.
- FAYE, Gaël (2024). *Jacaranda*. Paris : Grasset.
- GÄBELE, Émilie (2017). « Monique Bernier, *La magie du frangipanier* ». *Le Carnet et les instants*. En ligne : <URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2017/02/28/bernier-la-magie-du-frangipanier/>> [consulté le 22/VI/2024].
- GEORGESCO, Florent (05/04/2024). « Vingt-deux survivants ». *Le Monde des livres*, p. 3.
- GEORGESCO, Florent (05/04/2024). « La lucidité de Jean-Pierre Chrétien ». *Le Monde des livres*, p. 3.
- HALEN, Pierre et WALTER, Jacques (dir.) (2007). *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz : Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures ».
- Le Carnet et les Instants*. <URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2024/04/26/deces-de-monique-bernier/>> [nécrologie consultée le 20/VII/2024].
- LUSTE BOULBINA, Seloua (2015). *L'Afrique et ses fantômes : Écrire l'après*. Paris : Présence Africaine.
- MALAGARDIS, Maria (2024). *Avant la nuit*. Paris : Talent.
- MUKAGASANA, Yolande (2001). *Les blessures du silence, Témoignages du génocide au Rwanda*. Photographies d'Alain KAZINIERAKIS. Paris : Actes Sud- Médecins Sans Frontières.
- PRUDHOMME, Florence ; MULLER, Michelle et MUKANTAGARA, Odette (dir.) (2024). *Récits de rescapés du génocide des Tutsi en préfecture de Gikongoro*. Paris : Classiques Garnier.
- SEMUJANGA, Josias (2008). *Le génocide, sujet de fiction ? Analyse des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine*. Québec : Nota Bene.
- TERNON, Yves (2009). « Rwanda 1994. Analyse d'un processus génocidaire ». *Revue d'histoire de la Shoah*, vol. 1, n° 190, p. 15-57. <URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-15.htm>> [consulté le 27/VII/2024].
- Trésor de la Langue française informatisé*, <URL : <http://stella.atilf.fr/>> [consulté pour la dernière fois le 03/VIII/2024].
- VANPAESCHEN, Laurence (2002). « Yolande Mukagasana, *Les blessures du silence* ». *Le Carnet et les instants*, n° 121. <URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/archives/mukagasana-les-blessures-du-silence/>> [consulté le 22/VI/2024].
- VAUCHER, Pierre (2020). « La littérature belge sur le Rwanda : récits et relations à l'Histoire ». *Études littéraires*, vol. 49, n°s 2-3, p. 211-226. <URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2020-v49-n2-3-etudlitt05500/1071493ar/>> [consulté le 15/XI/2024]
- WIKIPÉDIA, Cavalier (échecs), Interahamwe [pages consultées le 25/VII/2024].